

ARAGON

LES COMMUNISTES

ROMAN

(Mai-Juin 1940)

LA BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

TABLE DES MATIERES

XVI.	<i>Le Capitaine de Saint-Garin</i>	9
XVII.	<i>On travaillait tous les jours à la mine.</i>	28
XVIII.	<i>Jean-Blaise et ses zouaves</i>	40
XIX.	<i>L'aérodrome est vide</i>	59
XX.	<i>Toutes les routes de ce pays assiégé.</i>	83
XXI.	<i>Le vendredi vingt-quatre mai</i>	104
XXII.	<i>Ce matin-là encore</i>	125
XXIII.	<i>Jean de Moncey n'a guère dormi.</i> ...	144
XXIV.	<i>Comment se fait-il que le Comman- dant Müller soit à Paris ?</i>	166
XXV.	<i>Dans la nuit finissante</i>	185
XXVI.	<i>Tandis que le Général Gort</i>	212
XXVII.	<i>A la pointe du jour</i>	231
XXVIII.	<i>Les Allemands sont depuis hier.</i>	250
XXIX.	<i>Dans la nuit</i>	269
XXX.	<i>De la traversée de Dunkerque</i>	289
	<i>Epilogue</i>	306

ARAGON

LES COMMUNISTES

ROMAN

(Mai-Juin 1940)

LA BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

LES COMMUNISTES

OUVRAGES DU MEME AUTEUR :

POEMES

- FEU DE JOIE (*Au Sans Pareil*).
LE MOUVEMENT PERPÉTUEL (*N.R.F.*).
LA GRANDE GAITÉ (*N.R.F.*).
VOYAGEUR (*The Hours Press*).
PERSECUTÉ PERSECUTEUR (*Editions Surréalistes*).
HOURRA L'OURAL (*Denoël*).
LE CREVE-CŒUR (*N.R.F. - Conolly, Londres*).
CANTIQUE A ELSA (*Fontaine, Alger*).
LES YEUX D'ELSA (*Cahiers du Rhône, Neufchâtel - Conolly - Seghers*).
BROCÉLIANDE (*Cahiers du Rhône*).
LE MUSÉE GRÉVIN (*Bibliothèque Française - Editions de Minuit - Fontaine - La Porte d'Ivoire, Suisse*).
EN FRANÇAIS DANS LE TEXTE (*Idees et Calandes*).
NEUF CHANSONS INTERDITES (*Bibliothèque Française*).
FRANCE, ÉCOUTE (*Fontaine*).
JE TE SALUE, MA FRANCE (*F.T.P. du Lot*).
CONTRIBUTION AU CYCLE DE GABRIEL PÉRI (*Comité National des Écrivains*).
LA DIANE FRANÇAISE (*Bibliothèque Française - Seghers*).
EN ÉTRANGE PAYS DANS MON PAYS LUI-MÊME (*Editions du Rocher - Seghers*).
LE NOUVEAU CRÈVE-CŒUR (*N.R.F.*).
LE PAYS DES MINES, préface d'Auguste Lecœur (*Tribune des Mineurs, Lens*).

PROSES

- ANICET OU LE PANORAMA, roman (*N.R.F.*).
LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE (*N.R.F.*).
LES PLAISIRS DE LA CAPITALE (*Berlin*).
LE LIBERTINAGE (*N.R.F.*).
LE PAYSAN DE PARIS (*N.R.F.*).
UNE VAGUE DE RÊVES (*Hors « commerce »*).
LA PEINTURE AU DÉFI (*Galerie Pierre*).
TRAITÉ DE STYLE (*N.R.F.*).
POUR UN RÉALISME SOCIALISTE (*Denoël*).
MATISSE EN FRANCE (*Fabiani*).
LE CRIME CONTRE L'ESPRIT PAR LE TÉMOIN DES MARTYRS (*Presses de « Libération » - Bibliothèque Française - Editions de Minuit*).
LES MARTYRS (Le Crime contre l'esprit) (*Suisse*).
SERVITUDE ET GRANDEUR DES FRANÇAIS (*Bibliothèque Française*).
SAINT-POL ROUX OU L'ESPOIR (*Seghers*).
L'HOMME COMMUNISTE (*N.R.F.*).
LA CULTURE ET LES HOMMES (*Editions Sociales*).
CHRONIQUES DU BEL CANTO (*Skira*).
LA LUMIÈRE ET LA PAIX (*Lettres Françaises*).

LE MONDE REEL (romans)

- LES CLOCHES DE BALE (*Denoël*).
LES BEAUX QUARTIERS (*Denoël*).
LES VOYAGEURS DE L'IMPÉRIALE (*N.R.F.*).
AURÉLIEN (*N.R.F.*).
LES COMMUNISTES (*Bibliothèque Française*), en cours de publication.
Première époque : I. Février-Septembre 1939.
II. Septembre-Novembre 1939.
III. Novembre 1939-Mars 1940.
IV. Mars-Mai 1940.

TRADUCTION

- LA CHASSE AU SNARK, de Lewis Carol (*The Hours Press - Seghers*).

ARAGON

LES COMMUNISTES

ROMAN

(Mai-Juin 1940)



LA BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

33, rue Saint-André-des-Arts — Paris-VI^e

*Il a été tiré de cet ouvrage
cinq cent trente-cinq exemplaires sur vélin pur fil,
dont cinq cents exemplaires numérotés de 1 à 500
et trente-cinq exemplaires hors commerce
numérotés de 501 à 535.*

Tous droits d'adaptation, de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

Copyright by ARAGON, 1951.

LES COMMUNISTES

ROMAN

(Février 1939 - Janvier 1945)

comporte trois séries dont la première (Février 1939 - Juin 1940) est complète avec ce volume, le second du fascicule cinq, divisé en deux volumes (Mai 1940 et Mai-Juin 1940).

La publication de la série suivante (Juin 1940 - Janvier 1943) commencera au cours de l'année 1952.

XVI

Le Capitaine de Saint-Garin, en sortant de la prison de Loos, fut à nouveau saisi par le romantisme du décor. Il ne s'y habitua pas. Aussitôt après le procès des députés communistes, il avait été muté à Lille, où se faisait une sorte de concentration des éléments dangereux pour tout le pays noir. Saint-Garin, après l'instruction des Parlementaires, était devenu un spécialiste, n'est-ce pas ? Il connaissait ces gens-là, savait comment les interroger, ce qui porte avec eux et coëtera. Dans ces régions-ci, la vie est difficile, et, aussi bien dans le textile que dans les mines, les circonstances sont favorables aux agitateurs. Il y avait fort à faire pour nettoyer tout ça. Avec le dix mai, on avait rabattu sur Lille, c'est-à-dire la prison de Loos, les sujets les plus redoutables d'une série de prisons, de Béthune par exemple. C'était le métier de Saint-Garin de les cuisiner, histoire, en comparant les dépositions, et même, en persuadant certains d'aller plus loin dans le sens des aveux, de tâcher d'en apprendre un peu plus sur ce parti dissous, qui demeurait redoutable, et ses chefs surtout, ses chefs ! On tenait de certains renégats que c'était un principe de cacher les chefs dans les rayons prolétariens : sous la protection des ouvriers, disaient-ils. Le Nord et le Pas-de-Calais recélaient peut-être ces hommes sur lesquels on n'arrivait pas à mettre la main. Surtout qu'avec la frontière voisine, la possibilité de liaison avec les communistes belges. D'ailleurs, des indicateurs déclaraient qu'on avait vu Maurice Thorez dans la région, Ramette, Jacques Duclos...

Comme on les signalait aussi dans les Alpes et à la frontière espagnole, ce n'était pas très probant. Mais sait-on jamais !

En attendant, le Capitaine examinait les dossiers, classait les prisonniers, les faisait comparaître pour supplément d'information. Cette humanité, pour lui, était toute nouvelle. Des gens butés, que le régime pénitentiaire ne réduisait pas. Les malins répondaient dans ce parler du Nord, où une chatte civilisée ne reconnaîtrait pas ses petits. Grands hommes blonds qui vers trente-cinq ans commençaient à perdre leurs cheveux, petits bonshommes carrés, de toutes les couleurs de poil, avec l'œil vif soudain, mauvais... tous maigres, l'os près de la peau, le creux des joues marqué en avant du masséter, et revendicatifs ! Ce qui compliquait les interrogatoires, c'était que Saint-Garin avait bien étudié les thèses du Komintern, dans des volumes qu'on lui avait passés à Paris, lors du procès, mais il n'avait jamais mis les pieds dans une filature et le vocabulaire de la mine posait pour lui des questions sans fin : il ne savait pas trop la différence entre un coron et un galibot. Toujours est-il que le travail fait avait permis le tri rapide des détenus, selon l'ordre, daté du seize, d'expédier immédiatement une première colonne sur la Centrale de Rennes. Des gardes-mobiles les avaient emmenés ce matin même. Jugeait-on Lille trop voisin de la Belgique ? Oh, c'était plutôt un de ces ordres et de ces contre-ordres qui se croisaient : dans un premier temps, la doctrine était la concentration régionale pour faciliter les enquêtes. D'où le rôle de la Maison de Loos. Puis, au moment de la panique de Paris, on s'était affolé : les partisans de la relégation lointaine l'avaient emporté, ne disait-on pas que les détenus de la région parisienne allaient être expédiés en Afrique ? Alors pourquoi pas ceux des Flandres en Bretagne ! Il s'agissait de préparer les colonnes suivantes.

Ce matin du 18 mai, le Capitaine de Saint-Garin est invité à déjeuner chez les Debrest, dans le quartier de Bois-Blanc. Cela fait un bout de chemin depuis Loos, et il n'a pas le temps de s'attarder comme il en aurait l'envie devant ce paysage fantastique, toujours nouveau pour lui. Ah, cela défie la peinture ! Malgré les frondaisons printanières des arbres hauts qui masquent partiellement le visage de la prison, entre elle et le canal de Lille à La Bassée, cela tient d'une espèce d'eau-forte pour laquelle il faudrait un artiste du genre Piranèse ! Et encore, une seule planche ne permettrait pas de saisir le caractère complexe de ce lieu : si on regarde vers l'ouest, au delà des bâtiments pénitentiaires, les vergers débouchent abruptement sur de grands prés verts, plus de maisons, c'est l'idylle, au loin des boqueteaux, l'étendue... Mais de l'autre côté, en avant de l'agglomération lilloise et ses panaches de fumées, le canal fait un coude vers le nord, pour s'enfoncer sous un pont de fer entre des édifices industriels purement fantastiques qui tiennent de la gare, de l'usine et de l'enfer, qu'est-ce que c'est ? de l'autre côté, où on voit passer des wagons-citernes sur des rails, c'est une des entreprises Kuhlmann, liées à l'énorme usine d'Harnes, au nord de Lens. Mais, de ce côté-ci, au delà du pont, cette étrange construction de briques, monumentale, disproportionnée en hauteur, l'escalade des murs qui semblent cacher un secret moderne comme les tableaux première manière du peintre italien Chirico, est-ce toujours Kuhlmann ? C'est en regardant la complication de ces architectures, qu'il faut bien croire utilitaires pourtant, que l'officier instructeur se rend compte de l'étendue de ses ignorances, de nos ignorances à tous... Le pourquoi de ce mélange de fer et de briques, de ces tourelles et de ces vitres brillantes ou noircies, l'explication de ce va-et-vient des matières, de ce tournoiement des hommes, de ces opérations complexes comme un cauchemar,

voilà ce qui nous manque pour comprendre les êtres qui sortent de là... ces gens hâves et retors... ces obstinés qui se refusent à livrer à des Saint-Garin, pourtant si patients ! la structure illégale de cet appareil d'ombre qui s'est développé en marge de notre société, de notre civilisation...

Et encore, il n'y a pas que ce double aspect du paysage, l'agreste, et l'industriel. Plus près, sur la rive d'en face, les dernières demeures de Loos, de ce qui est proprement Loos, parce qu'ici, en fait, on est sur Séquedin, s'étirent dans une banlieue façon Auteuil, Neuilly... Ce sont des résidences bourgeoises dans des parcs morcelés, avec des rues tortillant entre des murs, des grilles. Saint-Garin plaint ceux qui logent là, des gens comme nous, qui ont cherché à se reconstruire un monde habitable, avec des arbres, des petits kiosques, mais n'ont pu parvenir entièrement à s'abstraire de l'enfer environnant qui rabat sur eux ses vapeurs, sa suie.

Et ce n'est rien, même avec la nostalgie du canal, les détritiques, les ferrailles sur ses berges, et amarrées à quai les péniches souvent couplées, où des mariniers sèchent un linge de misère. L'essentiel, ce qui donne à l'ensemble son caractère d'exception, et de grandeur, il faut le dire, de grandeur ! c'est ce qu'on voit, en se retournant, dès qu'on a pris un peu de champ. La Maison Centrale de Loos-lès-Lille. Le directeur de la Maison, qui est un homme aimable, a bien dit au Capitaine l'histoire de son domaine, mais que reste-t-il au vrai de l'abbaye cistercienne fondée au douzième siècle, après les remaniements d'il y a deux cents ans ? Nous ne nous faisons pas des couvents une idée semblable. Si sévère que fût à l'origine la règle de saint Benoît ! Rien ne rappelle plus ici Thierry d'Alsace, comte de Flandres, qui, revenant de Palestine, offrit cette maison au Seigneur dont il n'avait point délivré le sépulcre.

Le public ne peut pas aborder ces bâtiments. Les allées qui s'enfoncent dans les arbres, devant le canal, en sont défendues par des pancartes : *interdit... interdit...* Derrière ce pare, il y a comme une ville, une grande baraque qui pourrait être, aussi bien qu'un pénitencier, une caserne ou un palais triste et mal tenu, avec à sa gauche des bâtiments plus militaires, dont les murs ne sont pas très élevés, une disposition assez compliquée, tout cela vétuste... et sur la droite la prison pour de vrai, pas la maison de redressement, la prison, un immense rectangle allongé à trois étages, prisonnier de ses murailles avec sa cour invisible, que coiffe dans la lumière implacable du ciel une rotonde vitrée, polygonale, sortie d'un Jules Verne noir. C'est de ce côté-là qu'on a groupé les « politiques », ainsi que ces misérables veulent qu'on les appelle, bien que depuis la guerre il n'y ait plus de régime politique, et qu'ils soient mêlés avec les droit-commun, comme il est utile de le faire pour les surveiller.

Cela, pierre et brique, charpente bâtarde d'une lunette sur les astres de quelque Docteur Oméga, c'est ce que saisirait au mieux un Piranèse, peintre des prisons romaines. Mais rien ne permettrait à l'esprit de pivoter sur les diverses faces de ce cosmorama...

Allons, il ne s'agit pas de faire attendre les Debrest. D'ici, le plus court, au jugé, serait de passer par derrière la prison, pour atteindre Lomme sur la route d'Armentières et piquer sur Bois-Blanc de l'extérieur, en évitant la ville. On se perdrait dans la complication d'un pays qui est fait de plus de secrets dans ses maisons minuscules que l'âme de ces bagnards indéchiffrables ! Mieux vaut à tout prendre franchir le canal, passer par Loos et traverser Lille où on entre par la Porte de Béthune. C'est l'avis du chauffeur.

*
**

« On a eu beaucoup de chance jusqu'à présent... L'agglomération lilloise n'a guère été bombardée... constate sentencieusement Jacques Debrest.

— Sauf la veille du dix, quand c'est tombé tout près d'ici, à Lomme ! » Armandine protestait, il est vrai qu'eux étaient à Dunkerque, ce jour-là, mais rien depuis...

« Peut-être, dit le Capitaine de Saint-Garin, est-ce que les Allemands comptent s'y installer, comme dans l'autre guerre, exploiter les usines eux-mêmes ?

— Ne dites pas de pareilles horreurs ! » s'écrie Armandine, et elle ouvre les grandes fenêtres sur le jardin, fait signe au domestique : on servira le café dehors, avec ce beau ciel bleu. Quelle chaleur vraiment pour la saison !

Les arbres ont malgré tout ici un caractère poussièreux, la terre n'est guère favorable aux jardins, et celle qu'on y apporte, les pluies de printemps la font couler, laissant nus des espaces où le tuf apparaît, le mâchefer. La maison, bâtie juste avant 14, relève de ce Louis XVI en pierre de taille qu'on aimait alors et qui contraste ici avec ces constructions de briques, toutes pareilles, où vivent les gens. Fausses colonnes plates et hautes portes vitrées arrondies en haut.

Le chien de Debrest, un chasseur, un Setter roux à taches bleues, vient quémander son sucre.

« Encore un Anglais, celui-là ! dit Saint-Garin. Et comment ces Messieurs se comportent-ils chez les Leurtillois ?

— C'est justement », répond Armandine, et poliment le Capitaine tourne vers elle des yeux interrogateurs.

« Parce que, dit Armandine, vous savez que je fais un tour de temps en temps à Tourcoing, puisque